

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 17.50 La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continué, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERCTIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c. On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^o, 34, rue Notre-Dame des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publication.

Table with financial data: 3 0/0, 4 1/2, Emprunts (5 0/0), 13 MAI, (Service gouvernemental), (Service particulier du Journal de Roubaix), Actions Banque de France, Société. gén., Crédit foncier de France, Chemins autrichiens, Lyon, Est, Océan, Nord, Midi, Suez, Péruvien, Actions Banque ottomane, Londres court, Crédit Mobilier, Turc, Turc nouveau.

DEPECHE COMMERCIALES (Service particulier du Journal de Roubaix) New-York, 13 mai. Change sur Londres 4.97 1/2; change sur Paris, 5.13 3/4. Valeur de l'or, 112 1/4. Café good fair, (la livre) 17 3/8. Café good Cargoes, (la livre) 17 7/8. Marché calme. Dépêches de MM. Schladenhaupten et C^o représentés à Roubaix par M. Balleau Grynopres: Havre, 13 mai. Affaires presque nulles, mais prix bien tenus. Liverpool, 13 mai. Cotons: Ventes 6,000 b. Marché soutenu. New-York, 13 mai. Cotons: 12 1/4. Recettes de semaine 26,000 b. Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix: Liverpool, 12 mai. Cotons: Ventes 8,000 ball. Orléans 6 3/16; Upland 6 1/8; Jumel blanc 6 3/4. Havre, 12 mai. Cotons: Ventes 500 balles. Marché facile. New-York, 12 mai. Cotons 12 1/4. Recettes 22,000 b. ROUBAIX 13 MAI 1876.

Bulletin du jour L'accusation portée par le journal de M. de Villemeessant contre M. Rouvier et dont nos correspondants ont noté l'effet a dégénéré, comme on l'a vu hier, par un gros scandale parlementaire. Nous n'avons pas à nous prononcer sur le degré de confiance qu'il convient d'accorder aux articulations produites contre M. Rouvier. Le député de Marseille est impliqué dans une instruction judiciaire, et il convient d'attendre le résultat de cette instruction avant d'en faire une victime ou de le noter d'infamie. De plus, M. Rouvier est notre

œuvre grande, belle, noblement inspirée, largement écrite, féconde en idées, formulée en mots qui conservent la pensée comme dans une cisclure, l'or garde le brillant dans sa griffe, j'ai trouvé que c'était une grande chose que d'écrire, et je me suis dit que je ferais volontiers le sacrifice de ma vie pour composer un livre utile. Lutter contre le mal, exalter le bien, s'inspirer de tout ce qui est grand pour le relever de l'oubli, faire comprendre aux hommes que le bonheur ne se prépare jamais de la droiture de conscience: jeter un grand exemple et une féconde leçon au monde, voilà ce que j'aurais ambitionné... Vous voyez bien que c'est une orgueilleuse idée... Je comprends qu'elle t'ait réduit, Gabriel, mais tu ne l'as envisagée que sous une seule face. Le résultat seul t'a frappé. — Qu'importe le reste! — Qu'importe de se voir méconnu, repoussé? — C'est un noble martyre. — D'être dans la lutte, écrasé par la vulgarité, mis à l'ordre du jour... de manquer de pain; de chercher vainement un journal qui consente à vous prêter sa publicité; de voir se fermer devant soi les portes des critiques; d'entendre railler son livre et conspuer son idéal Gabriel, mon enfant, de bien forts ont succombé à cette tâche. — Elle ne m'effrayerait pas. — Toi, presque timide...

on le chargera de lui sembler plus légères, bien qu'il soit de l'école des cœurs ou des esprits légers. Une lettre de Salonique nous permet enfin de démentir ou de rectifier diverses assertions produites par l'ambassade ottomane au sujet de l'assassinat des deux consuls. L'ambassade ottomane a prétendu que l'origine du conflit était le tumulte causé par la détermination d'une jeune fille bulgare que les chrétiens voulaient empêcher de se faire musulmane. Cette allégation est fautive. Le récit que nous avons sous les yeux, qui se trouve d'accord avec une dépêche particulière du Times, établit que c'étaient au contraire les musulmans qui voulaient contraindre cette jeune fille à embrasser leur religion. Premier mensonge turc. L'ambassade ottomane présente l'irritation des musulmans de Salonique comme fortuite; il est constant, au contraire, que cette irritation avait été fomentée depuis longtemps et que des réunions d'hommes armés avaient été tenues dans la mosquée plusieurs jours avant le meurtre. Second mensonge turc. L'ambassade ottomane a annoncé que le gouverneur de Salonique avait arrêté les principaux coupables; il n'en est rien; on n'a arrêté que quelques mendiants qui, s'ils ont trempé dans le crime, n'en sont pas les premiers auteurs. Troisième mensonge turc. Ainsi du reste. Il est temps de mettre une croix... à Sainte-Sophie.

CHRONIQUE

La commission du budget s'est réunie hier à dix heures, à Paris, au Palais-Bourbon. La séance a été consacrée à la discussion de l'amendement tendant à la suppression totale du budget des ordres. L'amendement a été défendu par MM. Boyssat et Ch. Floquet, qui sont au nombre des signataires. M. Bardoux l'a combattu. Finalement, la commission a rejeté l'amendement à une très-forte majorité. Elle a décidé de se réunir de nouveau cette après-midi, à deux heures et demie. M. le garde des sceaux a pris l'intérim du ministère de l'intérieur. On assure que M. Casimir Périer a eu hier après-midi une entrevue avec M. le président de la République. D'après le Temps, la maladie qui a si brusquement entraîné la mort du ministre de l'intérieur, ce serait l'angine de poitrine, ou angine cardiaque; c'est un trouble profond du cœur, lequel s'arrête de temps à autre presque complètement, et ces accès se manifestent surtout à l'occasion d'une marche sur un sol ascendant ou d'une marche contre le vent. Le Temps ajoute: « Le ministre était malade depuis le commencement de février. Il y eut au commencement d'avril une amélioration notable, si bien que le ministre put sans inconvénient entreprendre le voyage de Niort, où il n'éprouva que deux accès. A son retour, le malade paraissait être en voie de guérison, et pendant 10 à 12 jours, il

éprouva qu'un léger accès en montant un escalier. Pendant ces derniers jours, on put concevoir l'espérance d'une guérison, malgré la gravité du mal, qui ne pardonne pour ainsi dire qu'une fois sur sept ou huit cas. Mais, hier soir, après une promenade en voiture découverte et contre le vent de Nord Est, le ministre, rentrant à dix heures et demie, put à peine remonter l'escalier du ministère. Le médecin qui se trouvait là pour donner les soins habituels, ne put venir à bout de cette terrible attaque qui emporta le malade en trente-cinq minutes. M. Dufaure, prévenu par le télégraphe, à Versailles, où il réside, est arrivé ce matin à Paris à la première heure. Il était profondément affecté par cette perte, qui est encore plus sensible pour lui en raison des liens d'affection qui l'unissent à M. Ricard. Les funérailles de M. Ricard auront lieu lundi à Paris et mardi à Niort. Cette après-midi Mme la marquise de MacMahon s'est rendue à l'hôtel du ministère de l'intérieur pour apporter elle-même à Mme Ricard l'expression de ses sympathiques regrets. Mais Mme Ricard est dans un tel état d'affliction que la marquise, reçue par MM. de Marcère et Vergnaud, a pu insister pour la voir.

On nous écrit de Paris: MM. le duc d'André-Pasquier, Jules Grévy, présidents du Sénat et de la Chambre des députés, et près de trois cents membres de ces deux Assemblées se sont déjà fait inscrire place Beauvau. Les ambassadeurs et ministres d'Angleterre, d'Espagne, d'Autriche, d'Amérique, de Suisse, de Portugal, se sont également rendus au ministère de l'intérieur. De dix heures à midi, MM. de Marcère et Vergnaud, chef du cabinet, ont reçu MM. le général de Cissey, ministre de la guerre; Dufaure garde des sceaux; Léon Say, ministre des finances; Decazes, ministre des affaires étrangères et Christophle, ministre des travaux publics. M. Ricard n'avait que 48 ans. Depuis longtemps connu par le rang qu'il occupait au barreau de Niort, il avait été employé par le gouvernement du 4 septembre, d'abord comme préfet des Deux-Sèvres, puis comme commissaire extraordinaire. Envoyé à l'Assemblée nationale par son département, il y devint membre du centre gauche et prit peu à peu une grande influence dans ce groupe.

Un détail touchant que l'on raconte cette après-midi au ministère de l'intérieur. On sait que M. Ricard échoua aux dernières élections législatives avec une minorité de 400 voix. Or, M. Ricard et sa famille avaient mis en jeu toute leur influence pour l'empêcher d'être nommé, priant leurs amis de ne pas porter leurs voix sur lui. J'ai fait tout au monde, disait encore aujourd'hui madame Ricard, pour l'empêcher de rentrer dans la politique; je savais que ce serait sa mort. Elle part ce soir pour Niort avec ses enfants.

Le comte et la comtesse de Chamboré revenant de Goritz, sont rentrés au château de Frohsdorff. Le comte d'Armin a chargé son défenseur d'interjeter, devant la cour disciplinaire impériale de Leipzig, appel du jugement de la chambre disciplinaire de Potsdam, qui l'a condamné à la destitution.

On le payait peu, parfois même on ne le payait point. Il ne se décourageait pas, cependant; l'abbé l'avait prévenu que le salaire se fait entendre plus encore que la renommée, et bien des hommes dont le nom est une sorte d'autorité vivent au jour le jour, selon le gré du vent et le prix de la ligne. Seulement, pour ne point obérer le ménage de son vieux ami, Gabriel donna quelques leçons et parvint ainsi à rendre moins lourde la tâche de Thérèse. Elle était bien vieille, bien chassée, bien courbée vers la terre. Cependant, elle s'obstinait à faire seule l'ouvrage de l'abbé et n'eût point souffert qu'une autre s'occupât de son enfant. Il était certes bien à elle, car jamais Mme Suzanne ne donna signe de vie; et lorsque Gabriel devenu grand questionna sa protectrice, il n'apprit rien de plus que ce que lui rappelaient ses souvenirs. Thérèse s'affaiblissait; elle le sentait, mais elle ne se plaignait jamais. Elle mourut sans qu'on se doutât que sa fin fût proche. Elle mourut bénie par l'abbé Montreuil, et bénissant à son tour Gabriel, qui sanglotait au pied du lit de la pauvre servante. Ce fut une grande douleur pour l'abbé Montreuil et pour son enfant d'adoption. Ils eurent le bonheur de trouver pour les servir une honnête créature, active et dévouée, un peu brusque, mais fidèle

C'est aujourd'hui, 13 mai, le jour anniversaire de la naissance du pape.

Citons, sans y rien changer, ce petit entrefilet instructif de l'Univers; le fait qu'il signale ne nous surprend pas, mais nous le recommandons aux frères et amis: A propager l'idée du centenaire en l'honneur de Voltaire et de Rousseau, le Rappel montre un zèle qui peut se comparer à celui des Droits de l'Homme. Nous nous demandons ce qui pouvait échauffer ainsi M. A. Vacquerie et son collaborateur, M. P. Meurice, en l'honneur de l'écrivain qui oubliait sa qualité de Français pour se faire le vil flatteur du roi de Prusse après Rosbach, lorsque nos vœux sont tombés sur un catalogue de librairie où nous avons lu ce qui suit: 329. P. Meurice et Aug. Vacquerie. Antigone, tragédie de Sophocle. Paris, 1844, in-18, br. 5 fr.

Très rare. Dédicé à S. M. Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, par ses très humbles et très obéissants serviteurs P. M. et A. V. L'explication est nette, et nous commençons à comprendre.

Un abonné du Monde lui écrit de Constantinople, le 4 mai, c'est-à-dire avant l'assassinat de M. Moulin et de M. Abbot: « Les événements marchent ici avec un effrayant rapidité. Les Européens s'en vont en masse; des familles entières quittent le pays. La chancellerie française accorde le passage gratuit à tous ceux de ses nationaux qui le demandent. « Le ton de la presse turque est des plus belliqueux; elle ne fait que chanter les défaites des infidèles. »

Les Martyrs de l'Afrique centrale. Une lettre d'Alger, du 4 mai, contient ces détails sur le martyre des missionnaires Ménoret, Paulinier et Bouchaud ou Bouchand, qui ont été, non pas mangés, comme on le disait, mais décapités: C'est seulement dans le pays des Touaregs, à près de trente journées du littoral, qu'ils paraissent avoir été arrêtés dans leur route. Nous ne connaissons pas encore tous les détails qui ont accompagné leur mort; mais nous savons seulement, par des témoignages dignes de foi qui ont vu leurs restes sanglants, qu'ils ont tous trois été décapités sur les confins sud du Sahara et en dehors de la route des caravanes. On suppose que ce sont des Touaregs noirs, ou Aghevs, qui les ont mis à mort. Leur corps ont été retrouvés à demi-couchés les uns sur les autres, comme s'ils s'étaient rapprochés et agenouillés pour recevoir les coups de leurs bourreaux. La tête était complètement séparée du tronc. Leur guide qui était un Arabe musulman du Sahara, a été tué avec eux, mais d'une manière différente. Son corps a été riblé de blessures, sans doute parce qu'il a voulu vendre chèrement sa vie. Quant à nos bienheureux frères, ils ont, selon le conseil de l'évangile, tendu comme des agneaux leur cou aux égorgeurs. Nous ignorons sans doute encore le motif réel de leur mort, mais les têtes tronchées indiquent certainement dans les habitudes musulmanes le haine du nom et de la foi des chrétiens; et le traitement différent infligé au guide confirme encore cette pensée. Dans tous les cas, ces héroïques missionnaires ne sont allés au-devant de tant de périls et d'une telle mort que dans le but unique de répandre la lumière et les bienfaits de leur foi parmi tant de pauvres peuplades idolâtres du centre de l'Afrique, et de leur côté leur supplice est certainement un martyre.

L'Eglise prononcera un jour sur ce point, mais en attendant rien ne nous empêche de leur donner, dans le sens où elle le permet, ce nom sacré de martyr. Vous savez que nos trois Pères étaient établis depuis plusieurs années dans le nord du Sahara. Ils y soignaient les malades et y évangélisaient tous les offices de la charité, et ils étaient aimés et respectés des populations qui les environnaient. C'est même là ce qui avait amené leur départ pour Tombouctou. Des Touaregs, qu'ils avaient soignés et guéris, les avaient invités avec instances à se rendre dans leur pays. eux-mêmes avaient alors sollicité de Mgr l'archevêque, notre vénéré Père, la permission de se rendre à cette invitation depuis longtemps désirée. Ils ont trouvé la mort là où ils allaient exercer la charité! Mais quelle charité est plus grande que celle qui donne sa vie! J'espère pouvoir vous donner bientôt d'autres détails. Le R. P. Deguery, notre supérieur, a peine les dernières nouvelles reçues, a voulu partir, malgré les dangers du voyage, pour recueillir les reliques de nos martyrs; ne voulant laisser à personne l'accomplissement de ce devoir sacré. Il ne sera guère de retour à Alger avant deux mois. Au nom du Père supérieur absent, TOULOUSE, Prêtre assistant de la Société des Missionnaires.

LETTERS DE PARIS

Paris, 12 mai 1876. Le ministère de l'intérieur ne paraît pas porter bonheur à ses titulaires. Vous n'avez pas oublié le suicide de M. Beulé. Hier, M. Ricard s'était rendu à Versailles, dans la journée, s'était promené dans le parc et était revenu à Paris, sans s'être montré ni au Sénat ni à la Chambre des députés. Après son dîner, il est allé se promener aux Champs-Élysées avec sa famille. Quand il est rentré, le soir, il a reçu, comme à l'ordinaire, la visite de son médecin qui lui a ordonné une potion pour la nuit. M. Ricard venait de se coucher, quand sa femme et le médecin qui n'était point encore parti ont entendu les cris: Au secours! au secours! Ils se sont précipités dans la chambre et ont trouvé le ministre qui se débattait contre un violent étouffement. Il a été placé dans un fauteuil, on a ouvert les fenêtres pour lui donner de l'air, mais tout d'un coup il s'est affaissé sur lui-même et est tombé mort. Voilà une triste fin après un triste rôle.

Les républicains se montrent assez désappointés de cette mort subite, quoique prévue. M. Ricard ayant assez bien travaillé dans leur intérêt et ils ne sont pas assurés de trouver un successeur aussi complaisant. Quand la nouvelle de la mort de M. Ricard est arrivée à l'Élysée, il y avait un petit bal intime qui a été immédiatement interrompu. Qui succédera à M. Ricard? Les uns parlent de M. Waddington, les autres de M. de Marcère; quelques-uns, enfin, affirment qu'il y aura un intérim du ministère de l'intérieur.

Dans les sphères officielles, on déclare que rien ne sera changé par cet événement à la politique gouvernementale. S'il y avait un intérim, ce serait sans doute l'indice qu'on veut donner à M. Waddington le temps de régler les grosses questions d'enseignement avant de le transférer à l'intérieur. La mort de M. Ricard va probablement retarder encore la publication du mouvement préfectoral et sous-préfectoral. Les amis de M. Dufaure persistent à dire qu'il est opposé à ce système de révocations de fonctionnaires uniquement coupables de déplaire aux députés des gauches.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 14 mai 1876. — 18 —

Chevaliers de l'écritoire

VII. GABRIEL. (Suite). — Parle, mon enfant. — J'ai vécu avec vous seul et avec les livres! Je ne puis donc aimer que les livres et vous! Je me suis à peine frotté aux autres hommes. Je leur ai trouvé des allures sans dignité, une conversation sans retenue. Ils m'ont semblé rire trop haut pour être véritablement heureux; leurs sarcasmes sur certains sujets me prouvaient qu'ils ne les avaient pas approfondis. Je leur ai déçu, ils ne m'ont pas attiré... L'abbé soupira. Gabriel reprit: — Je me suis alors adressé aux livres. Beaucoup parlaient comme les hommes que j'ai entendus. Les uns étaient nés des autres. Ils m'ont semblé indigestes, et de plus, ennuyeux. Les livres et les hommes m'ont paru également malades. La lettre tachait et envahissait tout. Je n'ai regardé qu'un coin de la société, et j'en ai remarqué les travers, les satires, les crimes, j'ai trouvé que l'homme manquait à sa vocation, comme le livre à sa mission. Chaque fois que j'ai ouvert une

— Je serai toujours hardi dès qu'il s'agira de défendre une conviction. — C'est grave, bien grave, répéta l'abbé. — Je vous l'ai dit, me voici prêt à vous obéir. — Mais je ne le suis point à te conseiller, moi, mon enfant! Toute vocation est sacrée. Tu as dit tout à l'heure de grandes vérités. Les hommes descendent vers un abîme, et la littérature s'en va. Le peu de livres modernes que j'ai ouverts m'a rebuté. Pour réussir, il faut savoir peindre le vice ou se couvrir de cette armure cédente dont parle saint Paul et que si peu d'hommes sont capables de revêtir... Crois-le, je serai fier d'avoir donné un champion à la foi, un défenseur à la morale. Je bénirais Dieu d'avoir fait de mon Gabriel un écrivain sérieux, honnête, embrassant son sacerdoce avec amour et respect... Mais la pente est glissante, et tu es si jeune... — Ne vous ai-je pas auprès de moi? — Je puis le manquer. — Il me resterait votre souvenir. — Mais il te faudrait vivre, Gabriel! et, sache-le, la littérature est une marâtre qui ne se décide pas vite à donner une existence supportable à ses enfants. — J'aurais la ressource de travailler à quoi que ce soit, en attendant que la publicité m'émancipât. — Allons, dit le prêtre, ceci ressemble à la volonté de Dieu. — Et vous me conseillez?...

— D'attendre, mon enfant, de travailler, de prier. — Un mois après, Gabriel, reçu docteur ès-sciences, pouvait se livrer en toute sécurité à son goût dominant. L'abbé ne lui parla nullement de ses projets. Gabriel passait une partie de ses journées dans son étroit cabinet, où tenaient à peine un lit-canapé, une table, deux chaises et quelques livres sur un rayon de bibliothèque. Un soir, après le dîner, l'abbé Montreuil lui dit: — Lis-moi quelque chose de toi. Gabriel obéit simplement, sans faux orgueil, sans honte. Il reconnaissait la suprématie de son protecteur. Il se trouvait heureux de lui soumettre ses premières pages. Il apporta un lourd portefeuille et prit au hasard, l'un après l'autre, des essais de critique, des nouvelles, des poésies, des aperçus de morale, des analyses de livres, des jugements sur les hommes et sur les choses. L'abbé Montreuil donnait des signes fréquents d'assentiment. Quand Gabriel eut fini, le saint prêtre lui serra tendrement les mains. — Tout est pour le mieux, dit-il, tout est bien. Dès lors Gabriel fit quelques visites, réussit à placer des articles, et trouva un éditeur pour une brochure qui mit son rom en évidence.

et bonne à sa manière. Sans remplacer Thérèse, elle s'efforça d'empêcher qu'on la regretât trop. L'âge ne pardonne point. Gabriel, élevé par deux vieillards, devait les perdre tour à tour et rester seul au monde, au moment où il avait le plus besoin de conseils, et où la main d'un guide lui devenait le plus nécessaire. L'abbé Montreuil avait quitté son fauteuil pour son lit. On le voyait, souriant malgré ses souffrances, pâle, doucement résigné, recevoir les soins de ceux qui l'aimaient et les visites de ses amis. Un seul chagrin rendait amers ses derniers jours, il ne possédait rien que son petit mobilier. Les deux mille livres de rente dont il jouissait lui venaient d'une riche famille dont il avait élevé les enfants. Cette rente viagère s'éteignait avec lui. Sur un revenu si mince il n'avait jamais pu faire d'économies. D'ailleurs eût-il été double ou triple, sa générosité ne lui aurait pas permis de garder de l'or dans son secrétaire quand le pain manquait aux malheureux. Il s'inquiétait beaucoup de l'avenir de Gabriel. — Tu as une ferme esprit, lui disait-il, mais beaucoup de pièges te seront tendus, et tu subiras bien des épreuves.

(A suivre.)